

BTS ÉDITION

ÉCONOMIE ET GESTION

Session 2005

—
Durée : 4 heures
Coefficient : 4
—

Matériel autorisé :

Calculatrice conformément à la circulaire N°99-186 du 16/11/1999

Dès que le sujet vous est remis, assurez-vous qu'il est complet.
Le sujet comporte 8 pages, numérotées de 1/8 à 8/8.

BTS Édition	Session 2005
Économie et gestion	EDECOG
Coefficient : 4	Durée : 4 heures
	Page : 1/8

I / GESTION

La maison d'édition Cynos envisage le lancement en septembre 2005 d'un ouvrage intitulé "Us et coutumes corses " rédigé par Maria-Doumè De Peretti. La distribution sera assurée par Baldassari tant sur l'île que sur le continent.

A partir de l'annexe, il vous est demandé :

Question 1

- a) de déterminer le prix public TTC sachant que l'éditeur souhaite avoir une marge brute de 20% par rapport au prix public hors taxes.
- b) de présenter succinctement les différentes méthodes de fixation du prix du livre pour un éditeur.

Question 2

- a) de calculer le seuil de rentabilité et de commenter.
- b) d'établir, pour cet ouvrage, le compte de résultat de la période et de commenter.

Question 3

- a) de dresser le budget de trésorerie mois par mois, de juillet 2005 à juin 2006 inclus.
- b) d'expliquer pourquoi le résultat de la période et le solde de trésorerie au 30 juin 2006 ne seront pas du même montant.

NB : Pour les questions 2 et 3 le prix public hors taxes retenu est de 20,00 euros.

BTS Édition	Session 2005
Économie et gestion	EDECOG
Coefficient : 4	Durée : 4 heures
	Page : 2/8

Annexe gestion

Remise distribution-diffusion

Taux : 50,00%

Droits d'auteur

taux des droits : 10,00%

A-valoir : payé en septembre 2005 1 000,00 €

En mars 2006 l'auteur percevra ses droits relatifs aux exemplaires vendus en 2005, déduction faite de l'à-valoir.

Coût de revient de fabrication total global 20 000,00 €

dont Création : 4 000,00 €

réalisée 2 mois avant le tirage et payée à 30 jours.

dont Pré-presse : 6 000,00 €

fait 1 mois avant le tirage et réglé à 60 jours.

Achat de papier, Impression et Finition :

en août 2005 et payés à 60 jours.

Tirage : 6 000 exemplaires

Service à la presse :

quantité : 200 ex.

coût d'envoi unitaire : 3,00 €

réglé comptant en septembre 2005

Ventes prévisionnelles :

Office :

en septembre 2005 : 3 000 ex.

retours par mois de février à juin 2006 : 100 ex.

Fermes :

en septembre 2005 : 1 000 ex.

Réassorts :

en octobre 2005 : 300 ex.

en novembre 2005 : 200 ex.

en décembre 2005 : 500 ex.

de janvier à juin 2006 inclus par mois : 200 ex.

Toutes les ventes sont réglées à 60 jours.

Taux de TVA sur le livre 5,50%

BTS Édition	Session 2005
Économie et gestion	EDECOG
Coefficient : 4	Durée : 4 heures
	Page : 3/8

II / ÉCONOMIE – DROIT

A partir du texte et de vos connaissances, vous analyserez les enjeux de « l'exception culturelle française » dans le domaine de l'édition de livres.

Document : Entretien avec Olivier Nora in Livres Hebdo 03/09/2004

BTS Édition		Session 2005
Économie et gestion		EDECOG
Coefficient : 4	Durée : 4 heures	Page : 4/8

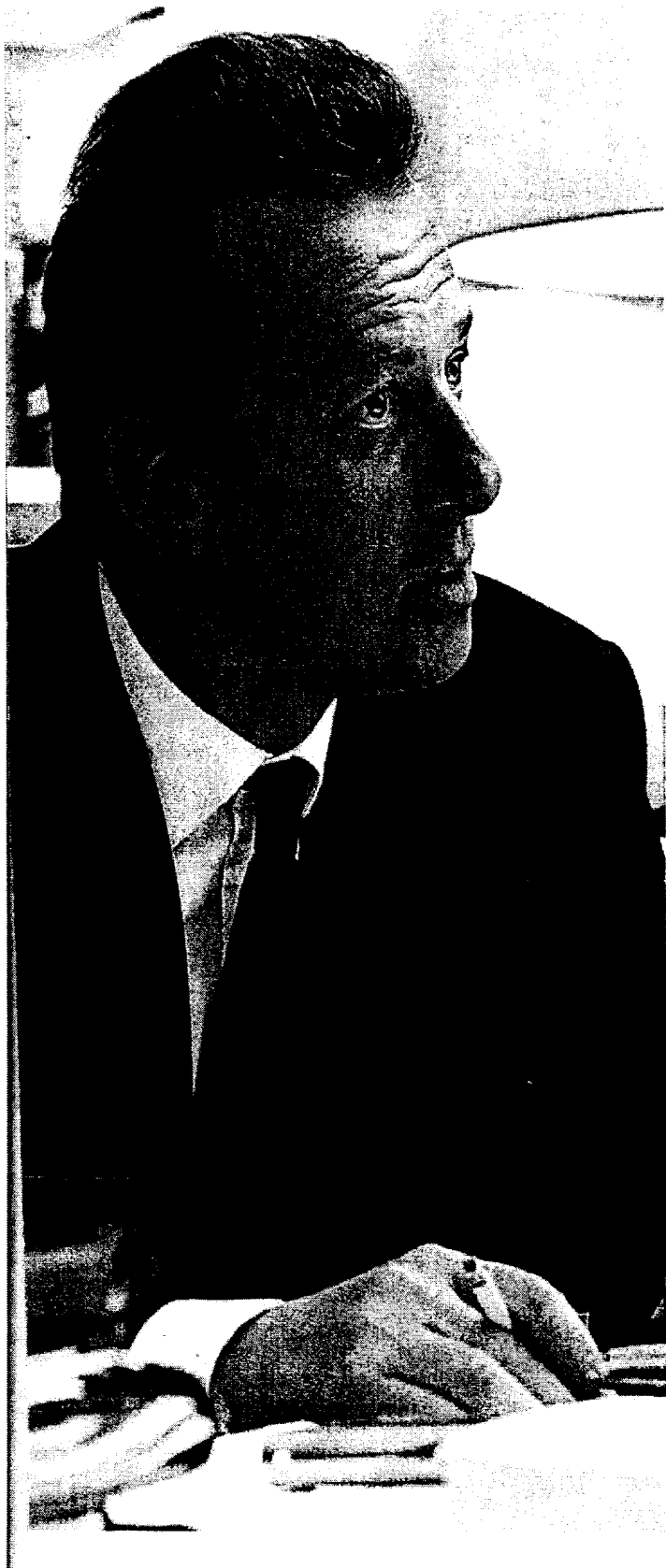


PHOTO OLIVIER DONZ

ENTRETIEN. Olivier Nora a fait ses premiers pas dans l'édition il y a bientôt vingt ans. A la tête des éditions Grasset depuis cinq ans, il estime que l'édition française est en train de perdre sa spécificité. Plus complexe, le métier devrait trouver son salut dans les droits dérivés.

L'édition ne paraît-elle pas se porter comme un charme ? Si l'on s'en tient au seul chiffre de la production des nouveautés, celui-ci, en vingt-cinq ans, a très fortement augmenté...

Les chiffres sont en effet éloquentes. Le SNE comptabilisait 13 471 nouveautés et nouvelles éditions répertoriées en 1977 contre 30 714 en 2002, soit une augmentation de 128 %, alors que le chiffre d'affaires du secteur, lui, est loin d'avoir connu une telle progression. Si l'on se fie aux données de la BNF ou d'Electre, c'est encore plus marquant : 45 787 nouveautés et nouvelles éditions en 2002 ! Vous connaissez le mot fameux de Jérôme Lindon : « *L'édition est le seul secteur où l'on a répondu à une baisse de la demande par une augmentation de l'offre.* » Néanmoins, je ne suis pas certain que cette augmentation traduise, comme on se plaît à le déplorer régulièrement, une surproduction. Je parlerais plutôt de rattrapage, si l'on tient compte du bassin linguistique comme élément de pondération. N'oublions pas que des pays européens comme l'Allemagne ou la Grande-Bretagne, dont la population est à peine supérieure à la nôtre, produisent beaucoup plus : 80 000 et 90 000 nouveautés en moyenne par an. Plutôt que d'aligner de manière purement factuelle ce qui a évolué en vingt-cinq ans dans le métier – tirages moyens, nombre de points de vente, nombre d'éditeurs, etc. – on peut aussi essayer d'interroger ce quart de siècle d'une manière plus analytique. Mon hypothèse, c'est que nous sommes en train de sortir d'une forme d'exception éditoriale française. Et que cette sortie connaît, depuis quelques années, une accélération manifeste.

Qu'entendez-vous par « exception éditoriale française ? »
Rappelons que l'exception culturelle consiste simplement à considérer que la culture est un domaine qui ne relève

BTS Édition	Session 2005
Économie et gestion	EDECOG
Coefficient : 4	Durée : 4 heures
	Page : 5/8

OLIVIER NORA

« Aujourd'hui, plus rien n'est garanti, si ce n'est l'avance de l'auteur »

pas d'une pure logique de marché. Dans cet esprit, un certain nombre de traits ont caractérisé l'exercice de la profession d'éditeur au sein de l'Hexagone. On peut bien sûr retrouver plusieurs de ces traits dans tel ou tel pays étranger, mais il me semble que la combinatoire de l'ensemble de ces caractéristiques a déterminé une « idiosyncrasie française ». A l'abri de notre ligne Maginot, nous avons exercé la profession pendant très longtemps dans un certain esprit esthète, loin de l'âpreté de la pratique du métier ailleurs et de celle du marché ici, en publiant des livres sans avoir le sentiment de fabriquer des « produits ». Les verrous qui nous ont protégés : le prix unique du livre ; l'interdiction de la publicité à la télévision ; l'absence d'agents littéraires ; un dispositif d'aides publiques à l'édition et à la librairie ; et enfin des rapports de connivence dans un milieu tellement étroit qu'il en est provincial, malgré sa localisation, pour l'essentiel, en plein cœur de la capitale. Traduction de cet écosystème : une relative faible concentration du secteur. Deux grands groupes, quatre gros indépendants qui servaient de flotteurs et quantité de petits et moyens acteurs.

A part la loi sur le prix unique, cette « ligne Maginot » est enfoncée sur tous les fronts !

C'est précisément le cœur du sujet. On ne peut que se féliciter de constater qu'aujourd'hui la majeure partie de l'Europe – avant son extension du 1^{er} mai dernier – s'est ralliée au prix unique. Ce système audacieux a permis de maintenir en France une diversité des acteurs. Il a permis également, c'est moins dit, de prévenir l'intrusion de grandes chaînes de distribution étrangères que les perspectives de marges trop peu alléchantes ont dissuadées de s'implanter ici. Cette loi demeure la clé de voûte de l'ensemble. Elle paraît aujourd'hui mieux comprise à

Bruxelles, mais il faut rester vigilants. Quant aux aides publiques, elles ont été nombreuses et importantes, mais la diminution de la dépense publique ne pourra pas ne pas affecter la chaîne du livre.

Pour ce qui est de la publicité à la télévision, là, c'est déjà perdu...

Oui. Là, on a perdu. On sait qu'à l'horizon 2007 on ne pourra pas y échapper sur les chaînes hertziennes. J'entends les arguments de ceux qui assurent que partout où la publicité existe déjà pour le livre à la télévision, les effets sur le marché n'ont pas été significatifs. Mais je suis de ceux qui pensent qu'elle entraînera des distorsions de concurrence entre éditeurs (qui peut croire que les groupes multimédias n'auront pas sur ce terrain d'avantages comparatifs ?). La promesse de campagnes promotionnelles à la télévision fera partie des exigences des agents ou des auteurs importants et risque de devenir un facteur de débauchage.

« Les agents sont en train de s'imposer dans le paysage. »

Les agents, justement... On a l'impression que le phénomène ne prend pas en France ?

Je ne partage pas votre sentiment. Les agents sont en train de s'imposer dans le paysage. Le réflexe est désormais répandu, chez les auteurs les plus courtisés, d'interposer un professionnel de la négociation – qui peut être un avocat – entre eux et nous. Ouvrons, à ce sujet, une parenthèse : en vingt-cinq ans, une des choses qui ont le plus changé, c'est précisément le rôle de l'éditeur dans la chaîne du livre. L'éditeur a longtemps été au centre du jeu. Sa puissance de conviction s'imposait à des auteurs confiants et son enthousiasme imprimait une volonté aux points de vente. Aujourd'hui, en aval, on propose et la librairie dispose ! En amont, certains auteurs nous

BTS Édition	Session 2005
Économie et gestion	EDECOG
Coefficient : 4	Durée : 4 heures
	Page : 6/8



prennent visiblement pour de simples prestataires de fabrication et de distribution. Je ne vous cache pas que ce n'est pas tout à fait le type de rapports auxquels nous étions habitués...

Revenons aux agents. S'ils devaient se généraliser, comme vous le pensez, cela serait-il fatalement une mauvaise chose pour l'édition ?

Du point de vue de la relation avec les auteurs, nous basculerions dans un autre monde, et il reste à prouver que l'agent rend à l'auteur un service que l'éditeur a cessé de lui dispenser. Mais n'ayons pas sur ce chapitre de position dogmatique : il vaut mieux des agents réalistes que des auteurs irréalistes. Le problème, c'est que nous n'avons pas souvent affaire à des agents réalistes ! Et surtout, ils sont souvent hémiparalysés, ayant spécialisé la partie chiffres et paralysé la partie lettres... Si leur rôle se limite à obtenir pour l'auteur une avance supérieure aux droits effectivement générés par l'ouvrage précédent, ce n'est pas forcément mauvais, à court terme, pour l'auteur en question, mais ce n'est pas forcément bon, à long terme, ni pour ledit auteur, ni pour l'équilibre général du métier. Car cela signifie que l'agent laisse généreusement à l'éditeur la faculté de s'acheter du chiffre d'affaires à bénéfice nul, voire à marge négative. Or, toutes nos maisons tournent sur un principe non affiché mais évident de pérennité ou de mutualisation des risques : ce sont les auteurs les plus vendus qui nous apportent l'oxygène nécessaire à l'investissement à perte sur la nouveauté, le pari littéraire de long terme, l'exigence intellectuelle à carrière lente. Si les auteurs qui avaient coutume de nous oxygéner nous suffoquent un peu plus, quid des risques ? Quid des nouveaux auteurs ? Quid du long terme ?

Précisément, l'exception française, c'était aussi le temps long...

En effet. Autrefois, le temps long « payait » le temps court. Le fonds finançait le risque de la nouveauté, du moins pour les maisons à fonds littéraire important. Aujourd'hui, c'est exactement l'inverse : sur la fine pointe d'aiguille du temps court, vous devez financer à la fois le portage du temps long du passé – maintenir votre catalogue – et l'investissement sur ce que vous espérez être le temps long de l'avenir. D'où, peut-être, une certaine fébrilité...

Mais tous les éditeurs ne se préoccupent plus, aujourd'hui, du temps long.

On peut, c'est vrai, approcher ce métier de manières très diverses. On peut se dire : « mon obsession c'est l'horizontalité : dans un instant T, je veux faire lire le maximum de mes contemporains. » On peut avoir à l'opposé une obsession de verticalité : « recevoir, célébrer, transmettre », selon la belle formule reprise par Levinas. Dans ce cas, il

faut s'« acheter » du temps avec la nouveauté, là où le fonds donnait hier encore un répit. Les pratiques de lecture ne favorisent pas le fonds. Nous avons beaucoup de bons auteurs, de bons livres, de bons éditeurs, de bons critiques, de bons représentants, de bons libraires, mais nous commençons à manquer de bons lecteurs...

Est-ce qu'on ne manquerait pas plutôt de bons prescripteurs ?

La meilleure des prescriptions, c'est encore le bouche-à-oreille. Si vous avez des bons lecteurs qui parlent de bons livres à d'autres bons lecteurs, ça vous fait de bonnes ventes. On a beaucoup dit que la politique éditoriale était entièrement formatée par le tuyau de la distribution. Je ne dis pas qu'il n'a pas d'influence, mais la politique éditoriale est avant tout guidée par le lectorat. L'édition baigne dans un liquide amniotique qui est la France d'aujourd'hui : ses lecteurs, leurs réflexes, leurs conditionnements, leurs habitudes de consommation. L'incertitude croissante

« Nous avons beaucoup de bons auteurs, de bons livres, de bons éditeurs, de bons critiques, de bons représentants, de bons libraires, mais nous commençons à manquer de bons lecteurs... »

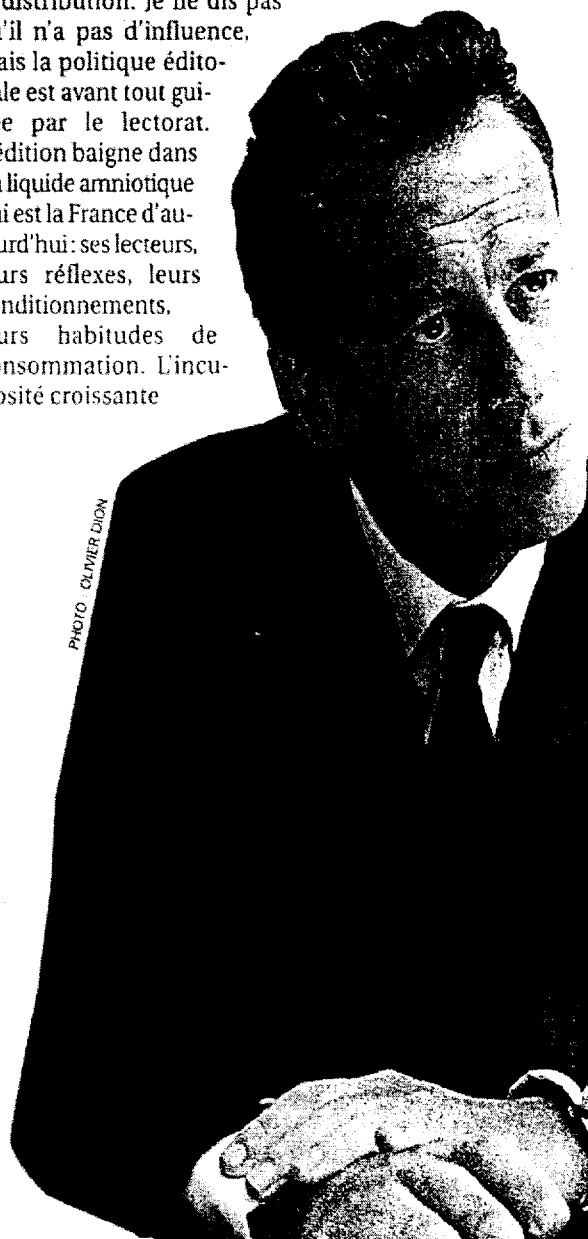


PHOTO OLIVIER DION

BTS Édition	Session 2005
Économie et gestion	EDECOG
Coefficient : 4	Durée : 4 heures
	Page : 7/8

de l'époque, sa « peopolisation », son appauvrissement émotif et culturel ne peuvent pas ne pas se traduire dans le monde de l'édition.

Pour ce qui est des rapports de connivence, en revanche, rien de changé sous le soleil de Saint-Germain-des-Prés...

En effet. La taille de la France et celle de notre milieu littéraire sont telles que tout se passe entre quelques centaines d'auteurs, d'éditeurs, de critiques, de jurés littéraires, qui se publient, se critiquent, se jugent, se déjugent, s'aiment, se brouillent, se réconcilient... En revanche, c'est le crédit que le public a accordé à cette promotion endogame qui est en train de s'éroder. Nous avons connu longtemps une organisation pyramidale, où la centralité parisienne a joué son rôle de prescription. Cette organisation est progressivement entrée dans l'ère du soupçon. S'y est peu à peu substitué un autre système, plus complexe, horizontal, de réseau, où le libraire de proximité est devenu le seul maillon de la chaîne ayant gardé son innocence aux yeux du grand public : celui qui n'est pas soupçonné, quand il préconise la lecture d'un livre, d'y avoir un intérêt personnel. Ce passage de la pyramide au réseau, on le lit dans les succès durables de titres comme *Inconnu à cette adresse*... Hier, le succès accompagnait des auteurs attendus chez des éditeurs attendus. Aujourd'hui, il n'est pas rare de le voir sourire à des auteurs inattendus chez des éditeurs inattendus. C'est cette démocratie dans l'accès au succès qu'il faut absolument préserver, en dépit de la concentration accélérée des groupes d'édition à laquelle on assiste depuis quelques années.

L'évolution que vous décrivez appelle-t-elle une politique commerciale différente ?

Quand j'ai débuté, il me semble que les choses étaient plus simples : un bon auteur, un bon livre, une bonne mise en place, une bonne réception critique, c'était le gage d'une bonne vente. Aujourd'hui, plus rien n'est garanti, sinon l'avance de l'auteur. Nos boussoles sont en effet à revoir, singulièrement en matière commerciale, où nous sommes paradoxalement devenus les premières victimes de nos prouesses techniques de fabrication et de logistique : pourquoi des piles, puisque les réimpressions peuvent être livrées en « flux tendu » ? Nos postulats sont obsolètes : nous ne comptons plus le nombre de titres qui ont fait l'objet d'une mise en place importante et de retours non moins importants. A l'inverse, alors qu'une mise en place médiocre, il y a encore quelques années, condamnait à la mévente, nous voyons fréquemment des titres qui ont fait l'objet d'une mise en place faible et qui, par la seule vertu de leur propre carrière – et de leur très longue carrière –, connaissent *in fine* des ventes considérables. Là où l'on pouvait se contenter de la pile et de la pub, il faut inventer une sorte de marketing viral pour toucher les bons en-

« L'incuriosité croissante de l'époque, sa "peopolisation", son appauvrissement émotif et culturel ne peuvent pas ne pas se traduire dans le monde de l'édition. »

droits aux bons moments, faire lire à temps par des gens qui peuvent aimer et qui vont relayer... Plus de travail, plus d'humilité, moins de morgue parisienne : que de réflexes à changer !

Le métier devient donc de plus en plus compliqué ?

Il est vrai que l'impression générale, dans tous les services de toutes les maisons d'édition, est de travailler plus pour obtenir moins de résultats. Nous nous interrogeons sur les raisons de cette inflation de travail en vent contraire. Tout va dans ce sens : le fait que le nombre d'acheteurs n'ait pas augmenté autant que la production, ce qui rend les auteurs légitimement inquiets ; la bureaucratie croissante ; la complexité nouvelle de la gestion collective des droits d'auteur ; les exigences nées de l'Internet ; la « judiciarisation » de tous les aspects de la profession ; la censure et l'autocensure qui viennent polluer quotidiennement l'exercice du métier. Car ne nous y trompons pas : rarement on a davantage dénoncé la permissivité de l'époque, et rarement l'opinion a été aussi normative et conventionnelle, y compris dans son orthodoxie de l'hétérodoxie...

Un conseil à de jeunes impétrants ?

Un constat plutôt : l'édition de littérature générale est un marché parvenu à maturité dans son exploitation première. C'est dans les droits dérivés que se cherchent les « nouvelles frontières ». Nous aurons de plus en plus besoin de personnes capables de camper à la frontière du papier et de l'image. S'il se trouvait des jeunes gens ayant la chose littéraire chevillée au corps et l'envie de faire le détour par l'image – si possible à l'étranger – pour revenir au livre, ils prendraient leur place dans nos maisons ailleurs que dans la file des stagiaires !

Enfin, l'édition, ça reste quand même, comme disait Françoise Verny, le « plus beau métier du monde » ?

Pour moi, oui ! Je ne voudrais surtout pas donner le sentiment que je crois voir l'histoire se défaire sous mes yeux. Les grands anciens, qui en ont tant vu, doivent se dire : « Rien de nouveau sous le soleil ! » Et sur le fond, ils n'ont pas tort : des évolutions ont toujours été à l'œuvre. L'édition à deux vitesses est une réalité depuis plusieurs années. Je crains simplement que nous ne changions drastiquement d'échelle à court terme : d'un côté, le très grand nombre et, de l'autre, l'abbaye de Thélème. C'est très bien, l'abbaye de Thélème, mais j'aimerais qu'elle soit la plus partagée possible. L'édition est en train de devenir un métier plus âpre, plus compétitif, plus complet et plus complexe, mais tout aussi passionnant. Ce n'est pas un petit métier qui se marginalise, qui aurait été glorieux mais perdrait de son lustre : croyez-vous que des groupes anglo-saxons, néerlandais, allemands, italiens, français, se battraient à coups de centaines de millions d'euros pour un petit métier en déconfiture ?

PROPOS RECUEILLIS PAR DANIEL GARCIA.

BTS Édition	Session 2005
Économie et gestion	EDECOG
Coefficient : 4	Durée : 4 heures
	Page : 8/8